



GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 162.

VENDREDI, 10 Juin 1808.

EXTÉRIEUR.

RUSSIE.

Petersbourg, le 14 mai.

Son altesse impériale la grande-duchesse Elizabeth Alexandrowna, fille unique de l'Empereur, est morte avant-hier, enlevée par la dentition, à l'âge d'un an et demi. La douleur de ses augustes parents est au-dessus de toute expression. Tous les soins des médecins pour conserver cet enfant précieux ont été sans succès. Dès que cette triste nouvelle a été répandue dans le public, la consternation est devenue générale; on aurait dit que chacun en particulier avait cette perte à pleurer.

— Le lieutenant-général prince Bagration est arrivé ici d'Helsingfors.

— En vertu d'un ukase de S. M., les marchandises que l'on portera dans la Finlande suédoise et que l'on exportera de cette province réunie à l'Empire russe, ne paieront aucuns droits.

(Publiciste.)

DANEMARCK.

Copenhague, le 24 mai.

S. M. a élevé au grade de lieutenant-général les généraux-majors prince Christian, landgrave de Hesse, et le prince Christian-Auguste de Schleswig-Holstein-Augustembourg, commandant en Norwège.

— Les blessés du vaisseau de ligne *Prince-Christien* sont arrivés samedi, à bord d'un parlementaire de Gothenbourg, dans le Sund. Plusieurs de ces blessés étaient si faibles, qu'il a fallu les transporter à l'hôpital dans leurs hamacs.

— Le 21 de ce mois, S. M. a ordonné qu'aucun navire ou bateau ne séjournerait à la côte, à moins qu'il n'eût à bord des hommes armés, ou qu'on n'eût transporté à terre ses voiles, rames, etc. Il a été ordonné en outre que l'on ferait aux canots des trous que l'on boucherait avec de légers tampons, afin qu'en cas de besoin on pût, en les enlevant, remplir le canot d'eau. Cet ordre ne concerne cependant pas les pêcheurs; il est simplement enjoint à ceux-ci de ne pas trop s'éloigner du rivage pendant la nuit, afin qu'à l'approche de navires ennemis, ils puissent promptement gagner la terre. Mais, dans les nuits obscures et en tems de brume, il ne sera pas permis auxdits pêcheurs de pêcher en pleine mer, si l'on est informé que des navires ennemis se trouvent à deux milles des côtes.

— Le chambellan comte de Dernath a été nommé député au commissariat des guerres.

— La position des vaisseaux ennemis, près de l'île d'Hveen, est toujours la même.

— Le lieutenant de marine Grove a pris et conduit à Christiansand un vaisseau chargé de café et de camphre.

— Quarante-deux Anglais ont débarqué à la petite île de Faëjoe, et ont enlevé aux quatre habitants de cette île leurs poules, leurs moutons et leurs veaux. Dans une maison dont le propriétaire était absent, ils ont forcé une cassette et volé ce qu'ils y ont trouvé.

— S'il faut en croire le rapport d'un de nos prisonniers revenus de Gothenbourg, le soldat suédois souffre beaucoup du manque de vivres. Du reste, nos prisonniers sont traités avec assez de douceur.

(Journal du Commerce.)

Elseneur, le 23 mai.

On a reçu ici, par une voie extraordinaire, des nouvelles de Stockholm, qui vont jusqu'au 6 mai: à cette époque, la nouvelle de la reddition de la forteresse de Swéaborg y était connue, et elle avait causé une vive sensation. Ces avis portent ce qui suit:

« Le lieutenant Callerestet, des gardes suédoises, est arrivé ici dans la nuit du 3; il a été

retenu pendant dix-neuf jours par l'ennemi. Le 25 avril, l'armée suédoise était encore postée à Lunisocky; voici un extrait du rapport apporté par cet officier sur le siège de Swéaborg:

« L'ennemi ayant repoussé nos avant-postes, le 2 mars, et s'étant avancé sur Helsingfors, il se rendit facilement maître de cette ville, qui n'était défendue que par le régiment d'Adlerkrentz, qui, à son approche, se retira dans la forteresse de Swéaborg, qui fut ensuite sommée. Toute communication se trouvant coupée entre la ville et la forteresse, l'ennemi établit une batterie à Blackholmscliff, et commença le 17 un feu très-vif et très-bien-soutenu; il bombarda la forteresse les trois jours suivans, en tirant par intervalles à boulets rouges.

« Le 21, il arriva un officier russe, qui fit la proposition de ne point tirer sur la ville d'Helsingfors, afin de prévenir les malheurs qui ne manqueraient pas de peser sur les infortunés habitans qui avaient déjà tant souffert, s'obligeant de son côté, de ne point élever des batteries dans cette ligne.

« Le 28 mars, on vit que l'ennemi était occupé d'établir une batterie sur les hauteurs qui dominent Ulricaborg. Nous dirigeâmes tout notre feu sur ce point; mais l'ennemi nous répondit toujours avec des bombes et des boulets rouges.

« Les 29, 30 et 31 mars, l'ennemi continua de bombarder et tirer sur la forteresse, sans cependant causer autant de dommages qu'on aurait dû s'y attendre: pendant ces 3 jours, nous eûmes un officier et 5 soldats tués et 30 blessés. Néanmoins les fatigues extraordinaires que les troupes avaient essuyées, le nombre des malades, qui s'était accru à la fin de mars jusqu'à 515 hommes, la diminution visible de nos munitions de guerre et de bouche, tout cela me détermina à écouter les propositions qui me furent faites par un officier, le 2 avril; ces propositions furent de rendre la place, si elle n'était pas dégagée. Après plusieurs conférences, je me décidai à conclure une pareille convention.

« Je prie V. M. de vouloir bien considérer que le mauvais état de la forteresse, qu'il est impossible de défendre en hiver, parce qu'on peut alors en faire les approches de toutes parts, et que le nombre de troupes que je commandais était bien loin d'être suffisant pour pouvoir défendre convenablement les ouvrages extérieurs qui sont si étendus, m'ont mis dans la dure nécessité d'en agir ainsi. J'espère que V. M. ne désapprouvera pas cette mesure que j'ai cru devoir prendre, et je prie V. M. de vouloir bien considérer que ce n'est qu'avec beaucoup de peine que j'y ai été contraint. »

Signé, CRONSTEDT.

Les nouvelles ultérieures de Stockholm portent ce qui suit:

« S. M. ayant appris que l'amiral Cronstedt, nonobstant les ordres qu'il avait reçus, a tenu un conseil de guerre auquel les principaux officiers ont assisté, en qu'ensuite il a conclu une convention avec le chef de l'armée ennemie, s'engageant, à certaines conditions, de rendre la forteresse avec la flotte considérable et tous les magasins, si elle n'était pas dégagée le 3 de ce mois, elle a jugé que par une semblable conduite le vice-amiral et tous les officiers qui ont traité conjointement avec lui, ont perdu tout droit à sa confiance. En conséquence, S. M. a jugé à propos de les casser, de même que tous les officiers qui n'ont pas protesté contre la capitulation. »

— Suivant des lettres de la Norwège, datées du 5 mai, on a pris récemment deux colonels suédois, 15 officiers, 550 hommes et deux canons, ainsi que la caisse militaire d'un régiment. L'armée suédoise était, à cette époque, à trois quarts de mille de Friedrischald.

— Les braves Norwégiens s'empressent d'envoyer à la frontière des vivres et des rafraîchissemens aux troupes. Le 29 avril, ils ont fait partir 55 chariots chargés de provisions pour plusieurs brigades qui sont dans les environs. Les magasins de Congsvinger et d'Erverum sont aussi amplement pourvus de vivres.

(Journal de l'Empire.)

SUEDE.

Gothenbourg, le 12 mai.

Les nouvelles de la Finlande ne sont point satisfaisantes. L'armée de Suède a essayé une perte

considérable tant en tués que blessés, dans une affaire qui a eu lieu le 17, près de Brahestedt. Le nouveau général comte de Lowenhielm, adjudant-général, qui était à la tête de la cavalerie, a été blessé et fait prisonnier, ainsi que le capitaine Clairfeit qui s'est fort distingué.

(Idem.)

PRUSSE.

Koenigsberg, le 19 mai.

Depuis quelque tems une foule de juifs, et même aussi quelques chrétiens, rodent autour des villes et dans les campagnes, pour se procurer des pièces d'or et d'argent pour de la monnaie, qui, comme on le sait, est extrêmement décriée, et perd près de trois quarts pour cent. En conséquence, S. M. a rendu, le 16, une ordonnance d'après laquelle ceux qui seraient convaincus de ce trafic seraient arrêtés et renvoyés au-delà des frontières; en outre, leur argent sera confisqué, et moitié délivrée aux dénonciateurs.

(Journal du Commerce.)

SAXE.

Dresde, le 31 mai.

L'exposition des tableaux et des dessins des artistes vivans qui a eu lieu ici, n'a pas été sans intérêt. Une Magdelaine, par Hartmann; une Sainte-Famille, par Nækes; Castor et Pollux apparaissant à Oreste, par Mauthæi; quelques paysages de feu Mechau et de Klengel; des portraits, par Grassi et Graff: voilà ce qu'il y a eu de plus distingué.

M. Seidelman de cette ville a inventé une nouvelle manière de peindre avec une seule couleur; il la compose de bistre et de sepia. L'Empereur de Russie l'a chargé de faire de cette manière des copies de la Nuit, du Corrège, et de la Madone, de Raphaël, qui se trouvent dans la galerie des tableaux de notre roi.

(Journal de l'Empire.)

PORTUGAL.

Lisbonne, le 21 mai.

Parmi les villes qui se sont le plus distinguées par leur enthousiasme à la nouvelle des promesses bienfaisantes faites par S. M. l'EMPEREUR ET ROI à la députation portugaise, nous devons citer la ville de Coïmbre; ses habitans et son Université composée des savans les plus renommés du Portugal, ont sollicité des magistrats la permission de faire une illumination générale pendant trois jours, en signe de réjouissance.

— Nous savons que différens évêques ont célébré des messes d'action de grâces, et qu'ils ont ordonné aux curés de leurs diocèses de chanter des *Te Deum*, et de faire des quêtes pour le soulagement des pauvres.

— Le général espagnol Solano, qui commandait à Badajos, a reçu une autre destination. Il va occuper un poste important à l'armée d'Andalousie.

— Le général en chef de l'armée de Portugal a remis au *desembargador* de Paco l'original de la lettre écrite de Bayonne, le 27 avril, par la députation portugaise, pour qu'il la conservât soigneusement dans les archives.

(Idem.)

ITALIE.

Ancône, le 22 mai.

Nous avons été hier témoins d'une vigoureuse défense faite par un de nos corsaires, le *Vengeur*, contre une frégate anglaise. Ce bâtiment, armé en course, portant pavillon italien, et commandé par M. Contucci, lieutenant de frégate réformé, fut poursuivi par la frégate ennemie dans tout son trajet de Corfou à Ancône. Presqu'à la vue de notre port, il s'engagea un combat qui dura près de deux heures, et que le corsaire soutint avec la plus grande habileté, ripostant vivement au feu de l'ennemi, et endommageant ses manœuvres. Enfin la frégate ayant abandonné le combat, le corsaire est rentré glorieusement au port.

(Journal de l'Empire.)

ANGLETERRE.

Londres, le 23 mai.

(Extrait du Courier.)

Il y a eu le 19 une longue discussion à la chambre des communes au sujet d'un bill proposé pour suspendre toute fabrication d'eau-de-vie de grains, à compter du 1^{er} juillet jusqu'au 1^{er} octobre. Les ministres sont autorisés à prolonger l'effet de cet acte jusqu'à la session suivante du parlement, dans le cas où les circonstances l'exigeraient. Cette séance n'est remarquable que par la très-petite majorité qu'ont obtenue les ministres.

En faveur du bill, 122 voix; contre, 108; majorité, 14.

Ceux qui ont parlé en faveur du bill, ont allégué que cette mesure était nécessaire pour prévenir une disette de grain qui pourrait être très-préjudiciable aux colonies occidentales et même à l'Angleterre.

Les orateurs de l'opposition ont représenté la mesure comme désastreuse, parce que ces eaux-de-vie sont nécessaires pour la consommation et pour les approvisionnements, et parce que les fermiers qui cultivent de l'orge seront dans l'impossibilité de payer leurs fermages. On a ajouté que cette mesure occasionnerait un grand déficit dans cette partie de l'impôt.

INTÉRIEUR.

Portnichet (Loire-Inférieure), 31 mai.

Les Anglais sont toujours en croisière à l'embouchure de la Loire, et ils continuent à poursuivre les bâtimens qui entrent dans cette rivière ou qui en sortent.

Le 26 de ce mois, une de leurs péniches tenta de s'emparer d'une chaloupe de douze tonneaux, revenant de Lorient. L'équipage, composé d'un patron, d'un matelot et d'un mousse, fit côte près de Portnichet, pour sauver son embarcation. A peine elle était échouée, que l'ennemi se disposa à s'en emparer; mais des préposés des douanes le forcèrent bien vite à reprendre le large.

Environ une heure après, la même péniche donna la chasse à une barque de trois tonneaux, revenant aussi de Lorient. L'équipage se décida à toucher sur le rivage, plutôt que de tomber au pouvoir de l'ennemi, qui, voyant cette manœuvre, tira une douzaine de coups de fusil dont aucun n'atteignit les deux hommes qui montaient cette embarcation. Ils l'échouèrent dans l'anse du Pouliguen, et gagnèrent la terre. Quelques minutes après, la péniche arriva près de cette barque, et plusieurs Anglais monterent à son bord; mais des préposés accoururent de Portnichet, et l'ennemi les ayant aperçus, quitta si précipitamment ce bateau, qu'il oublia même une de ses haches d'armes. Les préposés firent une décharge sur les Anglais, qui, craignant les coups de feu, hisserent leurs voiles pour fuir avec plus de rapidité. La barque a été relevée, et elle est arrivée à sa destination.

C'est rendre hommage à la vérité, que de dire que les employés des douanes impériales courent avec ardeur au combat contre les Anglais, et ne se montrent pas moins courageux à repousser l'ennemi, que zélés à s'opposer à l'importation de sa contrebande.

Mayence, le 1^{er} juin.

Nous avons éprouvé le 18 un orage accompagné de grêle, qui a ravagé un grand nombre de communes de ce département; les environs de Kaiserlautern et de Deux-Ponts en ont principalement souffert. La vallée de Deux-Ponts, et une partie considérable des prairies qu'arrose la Schwarzbach ont été couvertes de sable et de limon; la force de l'eau a détruit les moissons. A Dellfeld, le torrent a entraîné les moulins, les chariots, les bestiaux; plusieurs femmes ont péri.

Paris, le 9 juin.

A l'article Bayonne, 4 juin, inséré au numéro du mercredi 8, nous avons omis de nommer la députation du Conseil de Castille parmi celles qui ont été présentées à S. M. à son lever du 2.

MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 9 février 1808, sur la demande de Guy Bourcier, demeurant au Chêne Entouré,

Le tribunal de première instance à Vitry, département d'Ille-et-Villaine, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Julien Bourcier, parti depuis 15 ans pour le service militaire, et dont on n'a pas eu de nouvelles.

Par jugement du 9 avril 1808, vu l'enquête ordonnée sur la demande de Charlotte, et Charlotte-Françoise Guérin,

Le tribunal de première instance à Péronne, département de la Somme, a déclaré l'absence de Charles-Joseph Guérin, leur père, de la ville de Ham, lequel s'était engagé en 1791 dans le 87^e régiment de ligne, et a passé en 1792 avec le second bataillon de ce régiment à Saint-Domingue.

Par jugement du 18 juillet 1807 sur la demande de Louis Guy, demeurant à Quisnie,

Le tribunal de première instance à Villefranche, département du Rhône, a déclaré l'absence de Jean Santallier.

Par jugement du 22 février 1808, sur la demande de François Delorme Mondain, et autres intéressés, domiciliés à Châteauroux,

Le tribunal de première instance à Châteauroux, département de l'Indre, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Stanislas Guyon, parti depuis plus de dix ans pour le service militaire, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 15 mars 1808, sur la demande d'Amable Blauzat, bijoutier à Bordeaux, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Clermont, département du Puy-de-Dôme, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Pierre-Emmanuel Blauzat, marchand colporteur, disparu de Clermont depuis 1792, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 11 février 1808, sur la demande de Jacques-Antoine Van Acker, marchand de bois à Gand, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Gand, département de l'Escaut, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Jean van Acker, disparu de Gand en 1788, sans qu'on ait eu de ses nouvelles depuis cette époque.

MINISTÈRE DU TRÉSOR-PUBLIC.

Paiement de la dette publique, à effectuer à Paris, du lundi 13 juin 1808, au samedi 18, savoir :

CINQ POUR CENT CONSOLIDÉS.

Semestre échu le 22 mars 1808.

Bureaux	1. A, P.	Tous numéros.
	2. D, du n° 1 à	43502
	3. G, H.	Tous numéros.
	4. M, N, O.	Idem.
	5. C, K.	Idem.
	6. L.	Idem.
	7. Q, R, U, V, W.	Idem.
	8. E.	Idem.
	9. F, I, J, S.	Idem.
	10. T, X, Y, Z.	Idem.
	11. D, du n° 43503 à	la fin.

Les lundi 13, et vendredi 17 juin.

PAIEMENT DES SEMESTRES ARRIÉRÉS.

Dette viagère, et Pensions de toute nature.

Le mercredi 15 juin, depuis le 2^e semestre an 11 jusqu'au semestre échu le 22 décembre 1807, inclusivement, par tous les bureaux.

N. B. Les mardi 14, jeudi 16 et samedi 18 juin, sont réservés dans tous les bureaux pour la vérification des paiemens dans les départemens.

Les bureaux de paiement seront ouverts à neuf heures du matin.

SCIENCES PHYSIOLOGIQUES ET MORALES.

L'Art de perfectionner l'homme, ou la Médecine spirituelle et morale; par J. J. Virey, officier de santé en chef à l'hôpital militaire de Paris (1).

Le premier devoir de l'homme, celui de se bien connaître a été jusqu'à ce jour si mal rempli, que la science de l'homme paraît être la moins avancée de toutes, et *L'Art de perfectionner l'homme*, le plus difficile des problèmes à résoudre. J. J. Virey, loin de s'effrayer de l'ingratitude d'un sujet, traité déjà sous d'autres titres par plusieurs de nos écrivains moralistes, a essayé de l'approfondir de nouveau; mais pour y réussir il ne devait pas se borner presque exclusivement, comme il l'a fait, à la partie descriptive des attributs de l'homme, ressource facile, parce qu'elle ne demande qu'un pinceau fidèle et des couleurs animées. L'ouvrage le plus séduisant et le plus orné cessera de plaire dès qu'il ne présentera pas les résultats qu'on s'attendait à y trouver, d'après un titre beaucoup trop ambitieux.

Dans les trois livres dont se compose le premier volume, l'auteur esquisse le tableau des facultés physiques et intellectuelles de l'homme. Il montre que le rapport des unes aux autres est fondé sur l'organisation vitale; ce qui lui donne lieu d'examiner quelles sont les parties constitutives du corps animé, et par quelles lois de la vie le principe qui pense en nous est modifié et caractérisé selon la différence des tempéramens.

« Si j'avais une connaissance parfaite de tous les tempéramens, disait Galien, je m'égalerai au dieu Esculape même; c'est en effet du tempérament et de ses altérations que dépendent presque toutes les maladies de notre corps et les habitudes morales de notre âme. Dans le mouvement général de la vie, les organes dont les fonctions dominent le plus, déterminent les mœurs et les propensions naturelles de chaque tempérament; car bien que les âmes humaines soient de pareille nature, la diverse qualité des instrumens corporels porte chacune d'elles à des opérations différentes. Le singe imite bien nos mouvemens extérieurs, mais seulement parce que des membres semblables aux nôtres ne peuvent pas agir différemment. Si la complexion reconnaît d'un individu nous fait sur-le-champ reconnaître quel est le fond de son caractère et de ses mœurs, pareillement celles-ci décèlent la complexion, et la nature des organes les plus intérieurs des individus qu'on ne peut pas examiner. Il n'y a même point de moyens plus propres pour nous faire découvrir les mélanges les plus secrets des tempéramens. »

Suivent, dans l'ouvrage, d'immenses détails sur l'analogie des tempéramens avec la teneur du caractère moral que porte chaque individu de l'espèce humaine, analogie qu'il importe d'autant plus de remarquer, qu'elle est toujours déterminée par l'influence qu'exercent sur nous les climats et les élémens; telle est du moins l'opinion de l'auteur, et c'est à cette opinion que se réduit tout son ouvrage; quelques citations vont le prouver.

« Les climats qui résultent de la situation du globe par rapport au soleil, forment chacun des tempéramens particuliers dans leurs habitans. De même que les hommes naissent blancs ou noirs, cuivrés, olivâtres, etc. suivant les contrées, pareillement chaque climat décide de l'esprit des peuples, de leurs goûts, de leurs mœurs, de leurs opinions, de leurs habitudes; choses qui tiennent à leur constitution corporelle, et dont il ne leur est pas possible de s'affranchir. Telle est la cause pour laquelle aucune nation de la Terre ne peut être semblable à une autre. Les animaux eux-mêmes sont soumis à ces influences. »

Nous n'avons vu, dans l'un et l'autre volume de M. Virey, qu'une longue paraphrase de ces mêmes propositions, déjà assez étendues dans les ouvrages de Montesquieu; examinons cependant jusqu'à quel point s'exercent les influences dont parle l'auteur de *L'Art de perfectionner l'homme*.

« Si la nature du terrain détermine le genre de vie dans l'homme, elle détermine également les mœurs des animaux soumis aux mêmes influences. C'est ainsi que l'Arabe est sobre et solitaire comme son chameau; le Tartare brutal et infatigable comme le cheval son compagnon; le Lapon craintif comme le renne; le montagnard sauvage et velu comme l'ours, ou léger comme le chamois; le nègre sensuel, lascif et imitateur comme les singes de son pays; l'Indien doux et réfléchi comme l'éléphant.

(1) Deux forts vol. in-8°. — Prix, broché, 10 fr. 50 c., et 13 fr. par la poste.

A Paris, chez Déterville, libraire, rue Haute-Feuille, n° 8. — 1808.

«... Les êtres vivans contenus en ce Monde correspondent à sa constitution. Il ne s'opère aucun changement particulier que suivant des proportions et des rapports avec le tout dont ils dépendent. Nous ne pouvons même agir que conformément aux lois imposées à chaque être par cette disposition de l'Univers. Nous appelons *Providence* ces lois divines qui étaient le *destin* selon les anciens, en tant qu'elles réglent l'état de l'espèce humaine; mais en tant qu'elles influent sur chaque particulier, c'est le *sort*, le *hasard* ou la *fortune*, parce qu'il faut qu'elles retombent nécessairement sur quelque tête. Le développement successif de ces causes établit toutes les chances des révolutions que le temps amène parmi les hommes. La seule puissance que Dieu nous ait départie pour les actes dépendans de nous seuls, est notre libre arbitre.

«Ainsi la Providence établit des contre-poids entre tous les êtres; elle conduit le consommateur où l'élément abonde, et se sert de l'espèce humaine comme d'un souverain modérateur, destiné à peser tour-à-tour sur tout ce qui s'élève au-dessus des limites naturelles. La politique n'est elle-même qu'un instrument dont cette sagesse éternelle dispose, et dont les chefs des peuples sont les ministres. Les révolutions universelles ne dépendent pas des individus; il est un concours fatal de circonstances, une nécessité inévitable des choses. Sans doute, il est réservé, dans l'orbite des destinées ou dans le cours de la nature, des époques de destruction et de renouvellement. Les temps sont marqués pour la chute ou le rétablissement des gouvernemens. La face du Monde change sans cesse, et, au milieu de ce fracas effroyable des Empires qui s'élèvent et s'écroulent les uns sur les autres, une main immuable tient la balance et préside à ces bouleversements.

«... Les desseins de la Providence qui ne sont que les dépendances du mouvement universel imprimé par le *Moteur suprême*, se manifestent en nous, soit en bien, soit en mal, comme il convient au tout. Cet enchaînement de toutes les actions du monde fait que les dispositions spéciales de chaque homme correspondent à la révolution universelle: nous sommes chargés en quelque sorte, d'un ministère, les diverses circonstances de la vie distribuant à chacun son rôle. Nous sentons même cet instinct secret, qui tourne nos esprits vers une manière particulière de sentir, etc.»

C'est ainsi que dans le cours de son ouvrage, l'auteur épuise la série des causes et des effets, les rapports de subordination des diverses influences qui agissent simultanément ou alternativement sur l'homme; qui le modifient, le disposent, l'agitent et le déterminent, tantôt selon ses goûts, tantôt contre sa propre volonté. Ses descriptions, quoique longues, sont bien faites, et présentent une foule d'aperçus physiologiques assez curieux. Voici cependant quelques idées que nous croyons fausses.

«Notre âme fabrique sans doute sa demeure, et il n'appartient qu'à un principe intelligent de disposer nos organes dans un ordre aussi parfait que celui que nous démontre l'anatomie. Cette action de l'âme sur le corps est très-manifeste dans les effets des passions, du plaisir ou de la douleur... Mais toute âme ne dispose pas tout corps, d'une manière absolument semblable; car selon la qualité, l'abondance ou le défaut des divers matériaux qu'elle emploie, elle forme des complexions différentes; et quoique inaltérable par sa nature, elle se proportionne aux élémens qu'elle a mis en œuvre.»

L'auteur confond ici la force vitale purement organique du corps, ou autrement les lois générales de l'animalité, avec cet instinct prétendu de l'âme, principe que Vanhelmont qualifiait d'*archée*, mot vide de sens, mais que ce médecin *animiste* aimait à employer pour avoir le droit de supposer que l'âme préside dans l'homme aux mouvemens intérieurs des organes, aux appareils morbifiques et aux crises salutaires qui en doivent résulter. Comme si tous ces phénomènes n'étaient pas évidemment une conséquence naturelle des lois de la nature vivante, plutôt que l'effet d'un principe intelligent né en nous et avec nous pour coordonner tous les élémens de notre corps et pour en régulariser tous les mouvemens. Au reste, l'hypothèse brillante de Vanhelmont est aujourd'hui généralement abandonnée.

Voyons maintenant quel usage fera M. Virey de toutes ses descriptions pour remplir le titre de son ouvrage. Certes, avant de donner des préceptes sur l'art de perfectionner le genre humain, il faut examiner d'abord, si chaque individu est né perfectible; en sorte qu'il puisse par ses propres facultés croire chaque jour, en lumières, en sagesse, en forces et en industrie, pourvu qu'aucune cause violente et particulière n'y oppose des obstacles. Il s'agira de déterminer en second lieu, si la collection des individus nommée *société*, peut et doit toujours avancer progressivement vers la civilisation, le bon ordre, la pureté des mœurs et la prospérité universelle.

Voilà deux grands problèmes à résoudre, ou, en d'autres termes, voilà, selon les diverses opinions, deux grandes vérités à établir ou deux grandes erreurs à combattre.

Mais quelque parti qu'on veuille prendre dans des matières aussi épineuses, les descriptions empruntées des philosophes, des politiques, des naturalistes et des médecins ne répandront qu'un faux jour sur la question principale. Qu'importe à l'art de perfectionner chaque individu de l'espèce humaine, l'énumération des influences nombreuses auxquelles il est soumis, si vous ne lui donnez pas les moyens de maîtriser ces influences et de vivre en même-temps sain de corps et d'esprit? Direz-vous qu'il est au pouvoir de tout individu de travailler au perfectionnement de son être, tant au physique qu'au moral? Alors vous préjugez la question, et vous supposez contre ce que vous avez avancé d'abord, que l'individu ne rencontrera pas dans sa propre organisation un obstacle invincible au degré de perfectionnement que vous exigez de lui; cependant puisque ses inclinations naturelles lui sont données par son organisation physique, tel homme sera destiné dans l'ordre de la nature à commander par la force, et tel autre homme par la raison; celui-ci sera né perfectible, dans toute l'étendue du terme, et celui-là ne le sera que relativement à un ordre de choses qu'il ne connaît pas et qu'il n'est pas fait pour connaître.

Que sera-ce si à l'influence de l'organisation vous joignez encore l'influence qu'exercent sur les facultés intellectuelles de l'homme, l'air, la nourriture, le climat, le tempérament sur-tout, qui crée les passions et les habitudes, et qui les transmet d'une génération à l'autre? N'en résultera-t-il pas un enchaînement perpétuel de causes et d'effets d'autant plus nécessaires que, selon l'opinion de l'auteur, «dans le mouvement général de la vie, les organes dont les fonctions dominent le plus déterminent les mœurs et les propensions nouvelles de chaque tempérament...» Qu'enfin, «la nature et la grâce décident de notre vocation et de notre plan de vie: nous ne sommes que les instrumens de la volonté de l'une et de l'empire de l'autre.» Ce dogme est aussi celui de toutes les religions du monde connu, qui toutes admettent le système de la fatalité ou de la prédestination indépendantes de tout mérite; mais ce n'est point par un tel dogme qu'il faut chercher à éclairer l'art de perfectionner l'homme.

L'art de perfectionner le système social souffre la même difficulté. Car pour en donner des préceptes, il ne faut pas supposer d'abord avec l'auteur, que toute organisation sociale contienne en elle-même le germe de sa destruction, et que les corps politiques soient condamnés ainsi que les individus à passer par toutes les époques de la vie, depuis l'enfance jusqu'à la décrépitude de l'âge; en sorte que l'on ne puisse que de retarder ou retarder quelques-unes de ces époques, sans jamais en interrompre la succession. Car si les Etats ou les royaumes doivent nécessairement avoir, jusqu'à ce qu'ils succombent, leurs maladies et leurs crises périodiques, chaque forme de gouvernement dégénérera toujours dans une autre; et les Empires parcourront ainsi un cercle vicieux de révolutions, sans arriver jamais à un terme fixe de grandeur et de prospérité.

Comment détruire ou diminuer à volonté une suite si constante d'influences pour donner à l'homme individuel ou social les moyens de se perfectionner? C'est ici le point de la difficulté; difficulté d'autant plus sensible, dans l'ouvrage de M. Virey, que cet auteur a suivi par-tout une marche descriptive; en sorte que les moyens d'échapper à des influences à-la-fois si puissantes et si nombreuses deviennent illusoire, lorsqu'on compare la faiblesse des ressources à la force des obstacles.

L'homme voudra vivre vertueux; il en aura pris la résolution ferme; mais qu'opposera-t-il aux attrait du vice, à la fougue de ses passions, aux mauvaises inclinations de son caractère habituel résultant de son organisation et de son tempérament? Il se composera, dit l'auteur, un meilleur naturel; mais, selon lui, «la bonté du naturel consiste dans un équilibre établi par l'âme entre les organes qu'elle emploie pour l'exercice de ses fonctions.» Or, on a vu précédemment, que l'âme n'est ici autre chose que la vie organique, dans laquelle rien ne dépend de notre volonté. L'homme, continue notre auteur, sentira sa dignité et s'enflammera d'amour pour la vertu, par la contemplation des perfections de Dieu, dont notre âme tire son origine: mais où sont les individus capables de ces élans sublimes? La plupart d'entre eux ont-ils d'autre mobile que leur intérêt présent, leur plaisir, l'espoir du bien-être ou la crainte du châtiement? Enfin, des règles d'hygiène et des prescriptions médicales paraissent à l'auteur devoir corriger les mauvaises habitudes, changer la nature des tempéramens, et diminuer l'influence des climats et de toutes les causes extérieures: «ainsi l'humour bilieuse adoucie ou évacuée, diminuera la colère, tandis que les amers et les âcres y disposeront. Diverses secousses imprimées à l'éco-

nomie animale peuvent donner une autre direction à celles de nos habitudes morales qui dépendent de l'état du corps.»

Nos lecteurs s'apercevront assez de ce qu'il y a de vrai dans ces sortes d'explications qui, du reste, nous paraissent équivoques et insuffisantes pour résoudre les questions dont nous avons parlé plus haut, et pour atteindre le but que se proposait l'auteur, d'avancer l'art de perfectionner l'homme.

Quoique le sujet soit vaste et qu'il prête beaucoup aux développemens, cependant les deux volumes dont nous venons de rendre compte sont beaucoup trop longs, en ce qu'ils ne renferment presque que des descriptions et pas assez de discussions approfondies. L'auteur a souvent copié Montesquieu, sur l'influence des climats; M. Dumas, sur les notions, tant anatomiques que physiologiques; et enfin, tantôt la matière et tantôt les titres de plusieurs chapitres de la seconde édition d'un ouvrage intitulé: *l'Art d'améliorer et de perfectionner les générations humaines* (2).

Mais cette suite de compilations ne présente aucun système, et ne répand aucun jour sur l'objet principal. Seulement elle intéresse par la variété des tableaux et par l'abondance des matières, ou par la singularité des faits qu'on y trouve. Au total, cet ouvrage est celui d'un homme livré par goût à des méditations utiles et à des études sérieuses, auxquelles il aurait pu donner une direction plus neuve et un but plus positif: tel qu'il est, le livre peut être lu avec intérêt par ceux auxquels ces sortes de discussions philosophiques sont familières. L'auteur n'écrit pas toujours avec la simplicité convenable dans de telles matières, mais souvent son style a de l'éclat, de l'énergie et une certaine pompe. Ce style est ici relevé par la richesse et la netteté de l'exécution typographique due aux soins de Crapelet.

TOURLET.

SCIENCES PHYSIQUES.

L'Electricité, sa cause, sa nature, sa théorie; le galvanisme, le magnétisme, par M. Limes (3).

C'est sans doute une entreprise digne des plus grands physiciens, que celle de ramener à une même cause les phénomènes si diversifiés que nous présentent ces trois parties de la science connues sous le nom d'*électricité*, de *galvanisme* et de *magnétisme*. On avait été déjà comme forcé de reconnaître cette identité du galvanisme et de l'électricité; et une théorie qui vient confirmer cette idée, en faisant connaître la nature du fluide qui en est l'agent, a d'avance pour elle une présomption extrêmement favorable et qui mérite bien d'être accueillie de tous les savans.

Franklin n'admettait qu'un seul fluide électrique, et l'on ne peut s'empêcher de convenir que l'explication qui en résultait pour tous les phénomènes, était d'une clarté et d'une simplicité qui rendaient l'étude de cette partie de la physique plus facile et plus accessible à tous ceux qui voulaient s'en occuper. Épinus, qui ne connaissait pas plus que tous les autres physiciens, la nature du fluide électrique, cherchant (comme le dit fort bien l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons) à soumettre au calcul les forces qui agissaient dans les corps, fut conduit à cette étrange conséquence, que la matière repoussait la matière. M. Limes fait voir que cette conséquence d'Épinus fut due à ce que ne soupçonnant point que le fluide électrique jouât un rôle, exerçât une action dans les corps, il lui supposa, même lorsque les corps sont à l'état naturel, des actions sur les autres corps; tandis qu'il négligeait de voir s'il n'en exerçait pas plus prochainement dans les corps mêmes qui le contenaient; observation très-judicieuse de M. Limes qui lui a fait chercher quel était l'être qui, se trouvant comme le fluide électrique dans tous les corps de la nature, y jouait tout-à-la-fois un rôle nécessaire. Il a trouvé que ce ne pouvait être que le *calorique* qui existe de même que le fluide électrique dans tous les corps, et comme lui dans des quantités inégales, qui y est occupé à tenir à distance les molécules des corps qui sans lui se toucheraient immédiatement; en sorte que son action y est employée à maintenir l'équilibre entre lui et l'attraction moléculaire; d'où suit que tant que les corps restent à l'état naturel, il n'a pas d'action à exercer au-dehors. C'est ce *calorique* qui n'est point sensible au thermomètre, qui n'en élève point la température; celui enfin auquel les physiciens et les chimistes modernes ont donné le nom de *calorique latent*.

(2) Deux volumes in-8°. — A Paris, chez l'auteur Millot, médecin-accoucheur; et chez Mignérat, imprimeur, rue du Sépulchre-Faubourg-Saint-Germain, n° 28.

(3) Brochure in-8°. Prix, 1 fr. 80 c., et 2 fr. 20 c., franc de port.

A Paris, chez Levacher, libraire, rue du Hurepoix, n° 3, près le pont Saint-Michel.

Cette idée ingénieuse, en levant les difficultés qu'Épinoüs ou d'autres savans avaient trouvées dans la théorie d'un fluide électrique unique, confirme le soupçon qu'avaient eu plusieurs physiciens que le fluide électrique n'était autre chose que le calorique, sans qu'ils eussent, comme M. Limes, fourni les preuves qui permettent d'admettre cette vérité comme démontrée.

Il résulte du développement de cette idée, une explication aussi simple que facile de tous les phénomènes électriques et galvaniques, et qui est à la portée des personnes les moins versées dans cette science. Les difficultés qui en entravaient la marche avaient réduit les savans à supposer deux fluides électriques, l'un vitreux, l'autre résineux, qu'on disait, à la vérité, ne supposer que pour l'explication, quoiqu'ils n'expliquassent qu'un certain nombre de faits, et pas même celui des attractions et répulsions électriques qui est un phénomène principal. On disait en même tems qu'on se gardait bien de les admettre dans la réalité, mais seulement en attendant mieux. Cette insuffisance de la science prouvait assez qu'il lui restait encore bien des pas à faire; et l'on ne peut que savoir gré à M. Limes du travail précieux qu'il présente pour remplir cette lacune.

La lumière que le fluide électrique manifeste dans certains cas a été un objet d'observation et de méditation pour M. Limes. Il a été frappé de ce que le fluide électrique n'est le plus souvent lumineux, que lorsqu'il passe d'un corps sur un autre; ce qui l'a porté à croire que c'est dans ce passage qu'il trouve de quoi prendre ce caractère. Cavallo avait déjà dit, page 65 de son *Traité complet d'électricité*: « Pour détruire une erreur dans laquelle sont tombés plusieurs physiciens, je ne puis m'empêcher de remarquer ici que la lumière électrique est douée, comme celle du soleil, de toutes les couleurs du prisme. On peut faire l'expérience très-facilement, en examinant l'éincelle électrique à travers un prisme de cristal. » M. Limes a reconnu aussi cette identité: il a pensé de plus que c'est dans l'air que le fluide électrique trouve les élémens des sept rayons primitifs, toutes les fois qu'il est dans un état de rapprochement suffisant pour déterminer les combinaisons qui peuvent y donner lieu. Et comme les élémens de l'air sont l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique, il a reconnu que le nombre de combinaisons qui peut résulter du rayon solaire, ou du fluide électrique avec l'oxygène, l'azote et le carbone, se réduit précisément aux sept qu'il indique, qui est justement celui des sept rayons primitifs qu'il fait correspondre aux sept couleurs. Cette idée vraiment neuve, mais qui n'a pas encore l'appui de l'expérience, nous paraît mériter d'autant plus l'attention des physiciens, que déjà M. Fourcroy, au sujet des couleurs animales, avait dit dans quelqu'un de ses ouvrages: « On voit cependant que ce sont des espèces d'oxides à triples bases où l'hydrogène et l'azote unis au carbone sont fixés par une proportion variée d'oxygène. » Ces idées ont trop d'analogie pour que, si l'une est vraie, l'autre ne puisse pas l'être; et c'est un préjugé très-favorable à toutes les deux. Si celle de M. Limes est confirmée par l'expérience, nous lui devons encore la solution d'un des problèmes les plus brillans de la physique, celui de la lumière et des rayons primitifs dont elle se compose, problème sur lequel beaucoup de savans, et le plus récemment Euler, se sont exercés, sans qu'aucun ait rien dit de vraisemblable et de satisfaisant à cet égard.

Cet ouvrage d'ailleurs est d'un style clair et méthodique, quoique souvent vif et animé; mérite aujourd'hui assez rare dans les écrits scientifiques.

A. F. CAILLE, docteur en médecine.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

Un acteur nouveau, connu par des succès soutenus sur les premiers théâtres de province, M. Arnaud, a débuté hier dans l'emploi des valets. Les rôles qu'il avait choisis annonçaient un sujet familiarisé avec les plus grandes difficultés de cet emploi, et résolu à les aborder en présence du public de la capitale en paraissant pour la première fois devant lui: ces rôles sont ceux de Sganarelle dans *Le Festin de Pierre*, et de la Branche dans *Crispin rival de son maître*, écueils ordinaires des talens consommés; ces rôles ont été le coup d'essai de M. Arnaud sur le premier de nos théâtres, et il s'y est montré doué d'une réunion précieuse de qualités qui font singulièrement fait applaudir: il a de la figure et de la taille, beaucoup d'intelligence et d'habitude de la scène, de bonnes traditions; un jeu sage, exempt de charges et de bouffonneries, de la rondeur, de l'à-plomb et du naturel. Il n'est personne cependant qui, en lui reconnaissant ces qualités, ne lui eût désiré un peu plus de force comique, un organe plus plein et plus mordant, plus de variété dans le débit et dans le jeu de la physionomie; mais sans emprunter

ici le protocole ordinaire répété à chaque début, il est certain, et il a été visible qu'une très-grande timidité, une défiance extrême de ses moyens, et peut-être le sentiment de la réputation qui l'avait précédé à Paris, ont ôté à M. Arnaud la plus grande partie de ses avantages; un enrouement subit l'a surpris au cinquième acte du *Festin de Pierre*, et c'est presque avec une extinction de voix qu'il a joué la Branche, rôle où un organe mordant est aussi nécessaire que la physionomie d'un honnête homme est dangereuse; il est donc indispensable d'attendre les débuts qui vont suivre, pour juger jusqu'à quel point le talent de M. Arnaud peut paraître utile au théâtre français. S....

BEAUX-ARTS.

Cours d'études de paysages, et Choix des plus belles fabriques et vues d'Italie, dessinées d'après nature par J. B. Coste, et gravées dans la manière du crayon, par J. Marchand, propriétaire-éditeur de l'ouvrage.

Cet ouvrage sera composé de 60 planches, formant 15 livraisons.

Chaque livraison, composée de quatre planches, et d'une feuille de texte, sera délivrée aux souscripteurs suivant leurs numéros d'inscription.

Les souscripteurs ne paieront leurs livraisons qu'en les recevant.

Le format est grand in-folio.

Prix, pour Paris, papier ordinaire, 8 fr.; papier vélin, 10 fr. Pour les départemens, papier ordinaire, 9 fr. 50 c.; papier vélin, 11 fr. 50 c. franc de port.

Les lettres et l'argent doivent être affranchis.

Ceux qui n'auraient pas souscrit ou qui ne prendraient pas l'ouvrage en entier, paieront la dernière livraison 24 fr. papier ordin.; et 30 fr. papier vélin.

On souscrit à Paris, chez J. Marchand, graveur, propriétaire-éditeur de l'ouvrage, rue Saint-Jacques, n° 30; à Augsbourg, chez Tessari et compagnie; à Vienne, chez Artaria et compagnie; à Milan, chez Bettali. Et chez les principaux marchands d'estampes et libraires de l'Europe.

La troisième livraison vient de paraître; son exécution est très-satisfaisante; et l'on peut placer cet ouvrage au nombre de ceux qui peuvent être le plus utiles aux jeunes élèves peintres et dessinateurs.

MUSIQUE.

MM. les souscripteurs des *Principes de composition des Ecoles d'Italie*, sont prévenus que cet ouvrage, auquel S. M. a daigné souscrire, paraîtra définitivement au 1^{er} septembre prochain en une seule livraison de 3 volumes.

Ce grand ouvrage, le plus important que l'on ait encore publié en ce genre, traitera, en six Livres, de tous les objets relatifs à la composition; le premier traitera de l'harmonie, et sera suivi d'un recueil considérable de *partimenti* ou basses *chiffrees* choisies dans les recueils des plus grands maîtres, pour servir d'exercices d'accompagnement et de thèmes de composition; le second, qui traitera du contre-point simple, enseignera l'art d'écrire en partition dans tous les genres, depuis deux jusqu'à un nombre indéfini de parties; le troisième traitera des contre-points doubles à tous intervalles; le quatrième, des imitations et de la fugue, depuis deux jusqu'à huit parties; le cinquième, des canons de tous genres, et à tel nombre que ce soit de parties; enfin, le sixième, qui sera comme une rhétorique musicale, fera connaître tous les styles et leurs moindres subdivisions, et présentera pour modèles en chaque genre des morceaux entiers choisis dans les chefs-d'œuvres des plus grands compositeurs.

Chaque livre est divisé en deux parties; 1^{re} une instruction méthodique et raisonnée faite d'après les principes des plus célèbres écoles et des meilleurs didactiques; 2^o le recueil des modèles.

L'ouvrage entier, composé de 1350 planches bien gravées, tirées sur beau papier et belle impression, sera de 160 fr.; il sera pour les souscripteurs de 60 fr.

On souscrit à Paris chez Auguste Leduc et compagnie, éditeurs et marchands de musique, rue de Richelieu n° 78, près la rue Feydeau, qui distribuent le prospectus.

Les Pleurs de Tancrede, ou Tombeau de Clorinde, stances du Tasse, avec la traduction française, mises en musique par M. Paër, directeur du Concert particulier de S. M. I. et R. — Prix, 4 fr., et 4 fr. 50 c., franc de port.

Couplets à Sophie, par le même compositeur. — Prix, 3 fr., et 3 fr. 50 c. par la poste.

A Paris, chez Carli et compagnie, péristyle du Théâtre-Favart, côté de la rue de Marivaux.

COURS DU CHANGE

Bourse d'hier.

CHANGES EXTÉRIEUR ET INTÉRIEUR.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam bo.	56	56 $\frac{1}{4}$
— Courant.	57	57 $\frac{1}{2}$
Hambourg.	178 $\frac{1}{2}$	177 $\frac{1}{2}$
Madrid eff.	16 25	16 5
— vales.		
Cadix effec.	16 35	16 25
— vales.		
Barcelonne eff.	16 10	16
Lisbonne.	475 r	480 r
Livourne.	508	506
Naples.	445	440
Milan.	716 $\frac{1}{2}$ d. p. 61	717 $\frac{1}{2}$ d. p. 61
Bâle.	$\frac{1}{2}$ p.	1 $\frac{1}{2}$ p.
Francfort.		
Auguste.	252	250
Vienne.	110	
St.-Petersbourg.		
Lyon.	pair.	1 $\frac{1}{4}$ p.
Marseille.	$\frac{1}{4}$ b.	1 p.
Bordeaux.	$\frac{1}{4}$ b.	$\frac{1}{4}$ p.
Montpellier.	pair.	
Gènes effect.	4 77	4 74
Genève.		160 $\frac{1}{2}$

EFFETS PUBLICS.

Cinq p. $\frac{1}{2}$ jouis. du 24 mars 1808.	86 fr. 10 c.
Idem. jouis. du 22 sept. 1808.	83 fr. 50 c.
Bons de remboursement.	fr. c.
Provisoire.	fr. c.
Bons an 7.	fr. c.
Bons an 8.	fr. c.
Bescrip. pour rach. de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.	1335 fr. c.

Entreprises particulières.

Actions des ponts, j. du 1 ^{er} avril.	1335 fr. c.
Actions des fonderies de Vaucluse.	fr. c.

SPECTACLES.

Académie impériale de Musique. Aujourd'hui, la Vestale.

Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, le Joueur, et.....

Théâtre de l'Opéra-Comique, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, l'Etourdie, ou la Coquette sans le savoir, les Conjectures; et Bon Naturel et Vanité.

Théâtre de l'Opéra-Comique. Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, M. Deschalmes, et la Fée Urgèle.

Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres. Aujourd'hui, Scarron, Arlequin en Perse, parodie d'Artaxerce, et les Pages.

Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, au Théâtre des Jeunes-Artistes, l'Ange tutélaire.

Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, les Stréltz, et Verseauil.

Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, Relâche.

Théâtre Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, au bénéfice de Scapin, les exercices de la troupe d'agilité, la danse de corde, et les chiens et singes savans et extraordinaires. La grande voltige par un singe.

Panorama. Les vues des villes d'Amsterdam et de Boulogne sont exposées au public, dans deux des rotondes du boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à cinq. — La vue de Naples et de ses environs vient d'être exposée dans une 3^e rotonde. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

Panharmonicon, Cour des Fontaines, n° 1. Grand Concert d'harmonie, les dimanche, lundi, mercredi et vendredi, à neuf heures du soir.

Cabinet de physique et de psychologie de M. Lebreton, rue Bonaparte, abbaye Saint-Germain, n° 5. Ce Cabinet est ouvert les dimanche, mercredi et vendredi, à sept heures du soir. — Les séances seront alternativement remplies par les expériences sur le vuide, l'électricité, les gaz, et par des jeux hydrauliques. — Prix des places, 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50 c.

De l'imprimerie de H. AGASSE, rue des Poitevins, n° 5.